

## La transparence auscultée

Que se passe-t-il lorsque l'on détourne la radiographie de sa fonction médicale ? Précisément parce qu'elle est détournée, une image interroge des propriétés que son usage normal implique sans que nous nous arrêtons sur elles. Le dictionnaire nous apprend que la transparence est la caractéristique d'un objet qui laisse passer la lumière et paraître ce qui se trouve derrière lui. Ce qui est transparent rend donc visible en se rendant invisible. Néanmoins, l'invisibilité n'est jamais complète et le médium se signale tout en laissant voir. Le point intéressant est donc que "transparence" ne signifie pas "absence de toute propriété visuelle" : la radiographie continue par exemple à faire allusion à la peau tout en la traversant. Chacun sait que la familiarité que nous entretenons avec certains objets finit par nous rendre aveugles à leur présence et il nous arrive à tous de nous vouloir transparents (lorsque nous nous rêvons voleurs ou voyeurs) ou de craindre de l'être (lorsque nous désirons être vus et que l'attention de tous se porte ailleurs). Enfin, la notion de transparence sert à décrire non seulement l'aspect de certains objets tels qu'une vitre ou un calque, mais également le fonctionnement même des représentations. Ce point stratégique est ici l'enjeu central.

En présence d'une photographie de famille nous l'oublions pour nous porter vers ce qu'elle montre. Nous disons spontanément "C'est Robert", plutôt que "C'est une photo de Robert". Pourtant, elle implique une sélection et une élaboration. *Deux* notions de transparence se trouvent donc ici concurremment en jeu : le travail d'une mise en scène qui s'efface au profit de ce qu'elle montre, d'une part ; l'apparente naïveté photographique qui semble dire "j'étais là", d'autre part. Ainsi la photographie gagne-t-elle notre confiance à la fois en raison de sa fonction d'*indice* causé par ce qu'il représente (à l'image d'une empreinte sur le sable) et de la capacité à dépeindre fidèlement son objet dont nous la créditons. La chaussure de Cendrillon atteste pareillement de la taille et de la morphologie du pied, mais elle *symbolise* aussi la réalité d'un chemin pour retrouver celle qui a quitté le bal. La double autorité du cliché, telle qu'elle vient d'être exposée, concourt à l'occultation de sa fonction symbolique ; c'est pourtant celle-ci qui fait de lui une mise en scène, laquelle *exprime* (comme le savent les spécialistes en marketing politique) le sérieux, la détermination ou tout autre qualité que l'on souhaite voir reconnue à son objet.

Les jeux de mains, qui sont autant de jeux de vide / plein, ne se contentent pas de jouer avec la transparence de leur objet (la peau) ; ils jonglent avec la transparence supposée de la mise en scène. Ainsi perd-t-on de vue que de vraies mains ont posé lorsque la main radiographiée représente une main *et* la silhouette d'un félin ou encore une main *et* une danse orientale. Simultanément, ce jeu interroge la notion même de représentation : en quoi la radiographie ressemble-t-elle vraiment au squelette ? En vérité, nous ne voyons précisément jamais les os comme celle-ci nous les montre et nous ne disposons pas de critère indépendant pour établir la ressemblance. Cette dernière est, en fait, largement le produit du regard exercé par qui sait lire le cliché et non une propriété intrinsèque de celui-ci. Alors, pourquoi ne pas y lire une silhouette animale ou tout ce vers quoi la lecture du titre nous oriente ? Par ailleurs, la chorégraphie sous-jacente des os est exploitée dans un but d'*exemplification* en lieu et place de l'étude clinique de cas que le médecin confronte habituellement à ce qu'il considère comme des normes : exemplification de la grâce par le ballet des doigts, de la légèreté étirée du félin par une contraction étudiée de la main, etc... L'agencement osseux devient ainsi le symbole d'un nombre indéfini de propriétés.

Dans une phase antérieure de son travail, le plasticien a appelé "osselets" de gros blocs translucides qu'on croirait dispersés dans l'espace par quelque surhomme. Il y a une certaine ironie à appeler d'un diminutif des objets bien plus gros que ne le sont

ordinairement les os, mais les osselets sont là pour symboliser le hasard (à l'image du jet de dés). Les formes intégrées aux radiographies, si elles sont le fruit d'un travail, gardent quelque chose de ces lignes que sculptent les forces naturelles. Le plasticien n'apparaît-il pas alors comme celui qui a été là au bon moment pour surprendre un agencement éphémère ? Ainsi son habileté est-elle de combiner la transparence et le hasard. Il nous adresse, ce faisant, une proposition forte : voir ces images, en réalité si travaillées, comme si elles capturaient un ballet naturel. Il serait instructif de les comparer à des radiographies dentaires ou à des images scientifiques (imagerie cérébrale, clichés d'astrophysique) dont on aimerait croire justement qu'elles ne sont que le simple enregistrement de phénomènes de l'univers. Or, on sait qu'elles sont en réalité travaillées, retouchées elles aussi et qu'elles deviennent, à l'occasion, des objets d'exposition.

Au croisement de toutes ces pratiques, il y a donc le fait qu'aucune image ne s'impose comme *la* bonne image, promue au nom d'une transparence dont les autres seraient, à différents degrés, privées. Il n'y a pas de langage transparent et il n'y a pas d'image qui le soit non plus, car il faudrait pour cela que l'image soit à elle-même sa propre interprétation. L'aurions-nous oublié que les présences modifiées distillées par le plasticien auraient toute compétence pour nous le rappeler.

Michel Le Du, Maître de conférence en philosophie à l'Université de Strasbourg.